Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 69 (1930)

Heft: 2

Artikel: Cela lui passera

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223046

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EIN TSEMIN DE FE

OUGNEFEDZO dèmorâve tot âo coutset de la jographie, iô lè lutsèran se baillant la bouna né. N'ètâi jamé vegnâ pè Lozena que po lo servico, et dein ci teimps lè sordâ vetu ein militéro payîvant pas lâo pllièce. Du cein l'ètâi restâ su la frîta dâo canton de Vaud sein ein jamé ressaillî.

canton de Vaud sein ein jame ressaillí.

L'autr'hî, tot parâi, l'a faliu que vigne à la velâ po on einterrâ. Sarâi bin restâ à l'otto po cein que clli l'einterrâ pouâve pas lâi rapportâ, mâ l'arâi ètâ pè la leinga dâi dzein se lâi ètâi pas zu et... l'a prâ lo tsemin de fé.

Sti coup, l'a faliu payî. N'ètâi pas quemet po lo militéro. Cougnefédzo, qu'ein voliâve avâi

po son erdzeint, l'avâi djurâ de vère tot lo paï. Lè get que l'âovressâi ètant asse grand que la fe-nîtra dâo vagon, que l'avâi âoverta assebin. Po mî guegni passâve tant la tîta pè la bornatse que l'hommo que fâ lè perte âi beliet lâi dit dinse :

 Betâ pas la tîta pè la fenîtra se vo pllié!
 Cein vo regarde pas, so repond Cougnefédzo qu'ètâi pas de bouna! Mé seimbllie que i'é payî mon beliet et que i'é lo drâi de vouaitî pè lè fenître.

Vo dio pas lo contréro, rebrique lo controleu, voliâvo pî vo dere que, avoué voutra tîta, l'è dèfeindu d'eindommadzî lè potî et lè tunnet su voûtron tsemin! Marc à Louis.

Cela lui passera. — Maman, mon Edouard n'est-il pas le plus tendre, le plus adorable des fiancés? Je trouve même qu'il m'est trop soumis. — Patience, mon enfant, cela lui passera avec le mariere.

mariage.

Pourquoi. — Dis papa, pourquoi qu'y pleut?

— Mais, mon petit ami, c'est pour faire pousser les fleurs et les légumes.

— Ah!... mais alors, pourquoi qu'y pleut aussi dans la cour qui est pavée?

L'AUBERGE PLEINE

ANS un village du canton de X... nous tairons son nom et pour cause s'est passée la drôlatique aventure que nous allons raconter. Nous tenons le fait de l'acteur principal.

Je venais de me marier. Clotilde et moi savourions avec délices les douceurs de notre lune

Comme deux amoureux, à petites journées, nous parcourions la contrée, si riche en sites merveilleux et pourtant si peu connue des touristes. Nous allions au hasard de la fantaisie, suivant notre caprice, sans programme dressé à l'avance, au gré de nos désirs et heureux de vivre, nous arrêtant tantôt dans un bourg, tantôt descendant à l'auberge d'un simple village.

Ah! ce voyage de noces, quels souvenirs il évoque en moi! Quelle odyssée ravissante et

comme ses moindres détails sont gravés en traits

de feu au fond de ma mémoire!

Par une soirée toute ensoleillée, nous arrivâmes dans le petit village de ***. Ma femme et moi, en amoureux égoïstes, étrangers à tous les bruits du monde, ne vivant que pour nous seuls, ignorions que c'était la veille de la plus forte

foire de l'année. Suivant notre habitude, après nous être ren-seignés, nous descendîmes à l'hôtel le plus confortable de la localité - cela ne veut pas beaucoup dire — et je demandai que l'on nous servit le plus vite possible, un bon souper; puis, je priai le maître de l'établissement de faire monter nos légers bagages dans notre chambre.

Il me parut assez embarrassé et il me sembla

hésiter un moment : et je crus presque qu'il al-lait nous refuser. Mais s'étant concerté avec sa femme, une grosse dondon à la figure réjouie, qui, le tablier blanc relevé sur le côté, surveillait les casseroles, il s'avança vers nous avec son plus gracieux sourire et nous pria d'entrer dans la salle à manger.

L'appétit aiguisé par notre course, nous fî-mes grand honneur au souper qui, en toute conscience je dois le déclarer, était très copieux et en tous points excellent. J'ai encore au palais le goût d'un certain vin que l'on fut chercher derrière les fagots, et dont le persistant souvenir n'est pas pour moi exempt de charmes! La maison regorgeait de monde et toutes les

chambres étaient occupées par des marchands, clients attitrés de l'hôtel. Cette foule énorme de voyageurs m'expliqua l'hésitation du patron en nous voyant arriver.

Notre repas terminé, la maîtresse d'hôtel prit elle-même le soin de nous conduire à notre chambre. Elle s'excusa de nous en donner une si exiguë et située au dernier étage de la maison; mais c'était la seule restée libre, et encore, pour nous la laisser, avait-on été obligé d'envoyer la domestique coucher chez une voisine.

Les amoureux et les nouveaux mariés s'accommodent de tout ; aussi, après m'être assuré d'un coup d'œil que du moins aucun des accessoires ne manquait, nous prîmes la chose gaie-ment et je remerciai l'hôtesse de sa bonne volonté.

Etroite était la chambre et le moblier primitif, mais animée par la joyeuse humeur de Clo-tilde, éclairée par son divin sourire et l'éclat de ses dents d'un émail éblouissant, je la trouvai ravissante!

Puissance étrange de l'amour dont la baguette magique possède le privilège de métamorphoser la chaumière la plus humble en un palais superbe!

Les flèches d'or d'un gai rayon de soleil avaient transpercé depuis longtemps les rideaux de mousseline de l'étroite fenêtre de notre chambrette, quand j'entendis frapper deux petits coups à la porte. Un instant après, la voix bien connue de la bonne nous cria à travers la cloison.

- Huit heures viennent de sonner, monsieur et madame; il est temps de vous lever pour le déjeûner, qui a lieu à neuf heures précises.

— C'est bien, lui répondis-je en m'étendant

avec délices dans mon lit.

Environ vingt minutes après, nouvel appel de la servante; je l'envoyais assez rudement promener.

Clotilde et moi riions de tout notre cœur de l'aventure, lorsque la maîtresse d'hôtel elle-même, frappant de nouveau, nous demanda la permission d'entrer.

Un peu agacé par cette insistance, sur la prière de ma femme, j'acquiesçai néanmoins à

la requête.

Quand la porte fut refermée sur l'hôtelière, avec un peu de timidité et une pointe d'embarras, elle nous dit:

- Croyez, monsieur et dame, que ce n'est pas par pure taquinerie que je vous prie de vouloir bien vous lever...

- Mais enfin, madame, nous sommes ici chez nous, et, par conséquent, libres de rester au lit le temps que nous jugerons convenable.

— Certes, oui, monsieur, et, dans toute autre circonstance, je me serais bien gardée de venir vous déranger... Mais, aujourd'hui, c'est bien différent.

Pourquoi cela?

Lorsque, hier soir, vous avez demandé une chambre, mon mari était sur le point de vous répondre par un refus... Mais, sachant que vous ne pouviez vous loger ailleurs, à cause de la foire d'aujourd'hui, et vous voyant si gentils tous les deux, j'ai pensé que, pour une nuit, vous vous contenteriez de la chambre de la bonne... Il a bien fallu changer les draps... Comme il n'en restait plus à ma disposition après avoir garni les lits de tous les voyageurs... on a mis dans le vôtre... la grande nappe de la salle à manger !!! On déjeûne à neuf heures, et il me faut cette nappe de suite... Je n'ai même que le temps né-cessaire pour dresser ma table!! Je partis d'un éclat de rire, en voyant le rou-

ge monter au visage de Clotilde, et, me tournant vers l'hôtesse, je lui dis:

Vous pourrez envoyer chercher la nappe dans dix minutes, car ce temps est suffisant à madame pour se lever...

Veuillez agréer mes excuses, madame, et recevoir tous mes remerciements.

Et le déjeûner, fort bon, ma foi, fut servi sur la nappe dans laquelle nous avions couché. Henri Datin.

DEGUSTATION



EGUSTATION! Cette année, en particulier, ce mot sonore, d'une élégance toute française, dont les syllabes évo-quent le glouglou d'une source rafraîchissante, prend un air important, réjoui, un petit air de noblesse qui fait venir l'eau à la bouche et sou-

rire en l'honneur du jeune Bacchus. La dégustation, on en parle longtemps à l'avance, avant qu'elle soit fixée, et lorsqu'elle l'est, les habitués, les fidèles, les sérieux et les autres, mettent ce jour à part et le soulignent doublement, triplement dans leur calendrier; ils n'auraient garde de l'oublier, sans cela, mais c'est une manière de prise de possession antici-pée, un moyen suggestif, combien simple, qui le fait briller à chaque regard porté sur la fuite du temps. C'est plus et moins qu'un jour de fête, et les participants n'ont d'autres préparatifs qu'une attente joyeuse avec le soin de ne pas fausser leur goût par une alimentation trop pimentée, une débauche de tabac ou une ingurgitation de boissons fortes; ils prient le ciel de leur éviter le coryza et les variétés de rhumes, afin d'avoir nez, bouche et gorge en excellentes dispositions. De l'estomac et du cerveau, ils n'en parlent pas: ils connaissent les capacités du premier et la solidité du second, et ils sont, du reste, bien décidés à ne les soumettre à aucune épreuve d'endurance. Ce n'est pas à un match qu'ils vont se rendre; on n'y fait assaut que de subtilités d'analyse, quelques-uns s'exerçant en vue du prochain concours de dégustation du Comptoir. Quant aux profanes, nul ne s'avise-

rait de les cautionner et ils restent un peu en marge de cette société de « fins becs ».

Dix heures moins un quart. Le train Lausanne Villeneuve a déposé à la halte d'Epesses un premier contingent de messieurs qui s'acheminent vers le Dézaley. Dix, vingt, trente autos se garent sur la grand'route en une longue file ininterrompue et dégorgent le deuxième contin-

Des messieurs, rien que des messieurs thé d'octobre ne flattant guère le palais des dames - envahissent au coup de dix heures le vaste local où trônent trois pressoirs flanqués de quatre grandes cuves. Ils défilent devant le distributeur des verres marqués aux armes de la ville de Lausanne et se groupent suivant leurs affinités ou simplement suivant le hasard des rencontres : marchands vaudois de ci, marchands alémaniques de là ; cafetiers d'un côté, vignerons de l'autre, et partout, des amateurs de fines lampées, quelques curieux de pittoresque ou de nouveauté, ceux qui veulent avoir l'honneur de dire à tout venant: J'étais à la dégustation, pensant, les pauvres, que ça les grandira d'une coudée dans l'estime de leurs connaissances.

La séance est ouverte sur un signe imperceptible du préposé aux opérations : un léger frémissement, avant-coureur des jouissances gustatives, parcourt l'assemblée, et un rayon parti-culier pointe au fond des prunelles. Les verres sont serrés dans les mains pour en tempérer la fraîcheur, essuyés pour les rendre plus transparents et plus nets. Quatre, cinq échansons débouchent de la cave, portant chacun un pot-cruche en terre vernie, utilisé seulement en cette occasion. Les verres se tendent, s'emplissent au quart, au tiers, à la moitié ou tout entiers, selon le désir du propriétaire.

« Vase numéro cinq, messieurs, » annonce-

Et chacun de déguster à sa manière.

Il y a une minute ou deux d'un silence impressionnant, succédant au brouhaha des conversations. On apporte un sérieux de commande à cet acte qui nous paraît si simple à nous autres, non initiés aux raffinements d'une ana-

lyse de ce genre.

Les « as » — ils sont nombreux — ne se laissent pas distraire avant d'avoir établi leur jugement. Ils insèrent le bout du nez dont les ailes palpitent, dans l'évasement du verre et hument l'arome avec de petits reniflements discrets, pour ouvrir toutes les portes aux sens mis en jeu. Ils élèvent leur verre à la hauteur des